

Saint Martin



Martin, soldat à Amiens, partageant son manteau avec un pauvre

Né, selon toute vraisemblance en 316 à Sabania de Pannonie, d'un père militaire, il a servi dans l'armée de l'âge de 17 ans à l'âge de 40 ans. Devenu chrétien dès l'âge de 20 ans, Martin avait obtenu l'autorisation de quitter l'armée en 356.

Epris de mysticisme chrétien, il usa de sa liberté pour se rapprocher de Saint-Hilaire, évêque de Poitiers, qui lui avait confié la fonction d'exorciste.

Sur les conseils de Saint Hilaire, il s'installe à Ligugé, sur la rive gauche du Clain, dans une ancienne villa romaine désaffectée et en ruine, dont la superficie semble assez importante. Là, avec des "frères" épris d'ascétisme qui ne tardent pas à le rejoindre, il vit modestement dans ce "monastérium" dont on a retrouvé les vestiges, et qui est sans conteste le premier monastère de Gaule.

On peut facilement imaginer Martin et ses frères, diffusant la parole divine et amenant à la chrétienté bon nombre d'habitants du Poitou. Martin avait en effet une réputation de thaumaturge, et à cet égard, Sulpice Sévère, son principal biographe, fait part de ses miracles et en particulier de la résurrection de deux morts.

Le pouvoir surnaturel de Martin se répandait dans toute la région, et en particulier en Touraine, où l'évêque Saint Lidoire venait de mourir.

Très attaché au Poitou et à son début de congrégation, peu enclin à en partir aussi rapidement, le moine Martin est conduit presque « manu militari » à Tours, au mois de juillet 371. Voici ce que narre Sulpice Sévère, au sujet de ce "pieux enlèvement" : « Comme il était difficile de le tirer de son monastère, un certain Rusticius, citoyen de Tours, feignit d'avoir sa femme malade et, se jetant à ses pieds, parvint à le faire sortir... » et, avec des complices, à l'emmener « sous bonne garde jusqu'à la cité, comme prisonnier. »

Il faut rappeler qu'en cette fin du IV^e siècle, les agissements de Martin dérangent les hauts dignitaires épiscopaux qui se considéraient comme les plus autorisés et surtout les plus aptes à promouvoir la religion du christ, désormais officielle. Les évêques des alentours critiquaient le choix des Tourangeaux pour Martin et rapporte Sulpice Sévère : « Ils déclaraient indigne de l'épiscopat un homme de si piteuse mine, mal vêtu, mal peigné. » Cette description de Martin par son biographe est-elle conforme à la réalité? On peut se le demander et à cet égard voici ce qu'en pense P. Leveel : « Rien n'oblige un moine à être sale et hirsute; cela étonnerait de la part d'un ancien officier qui avait servi "inter scholares alas" de la garde impériale; et nous savons que l'évêque de Tours fit toujours preuve d'une dignité parfaite, très à l'aise jusque dans le palais des empereurs. Il y a donc tout lieu de croire que le moine Martin était vêtu pauvrement, mais décent. » On peut aussi penser que la première image de Martin qu'ont eu les Tourangeaux était celle d'un homme amené pratiquement de force, fatigué du voyage de Ligugé à Tours, aux vêtements quelque peu tirillés et à la toilette, par le fait, négligée.

Evêque de Tours, saint Martin prend très à cœur ses nouvelles fonctions, mais il reste très fidèle à l'idéal monastique, préférant loger dans une cellule près de son église, plutôt que dans la domus ecclesiae. Il se ménage de grandes journées de solitude, en dehors de Tours, à Marmoutier en particulier. Il accepte très vite des disciples, et ils sont environ une centaine, vivant en commun d'étude et de prière. Il entreprend de convertir les païens, car avant son arrivée, presque personne en ces régions avait reçu le nom du christ. Grégoire de Tours cite les six paroisses fondées par Martin, Saunay et Amboise, près du diocèse de Chartres, Langeais et Candes, près du diocèse d'Angers, Toumon et Ciran, près du diocèse de Poitiers.

Pour établir le plus vite possible la religion chrétienne, et rompre définitivement avec le paganisme, saint Martin n'hésite pas à mettre la main à la pâte, renversant et brisant lui-même les statues des idoles, ou prêtant main forte à la destruction des lieux de culte des anciennes divinités. En cela, il fût un précurseur illégal, car ce n'est qu'en 381 que l'empereur Théodose interdit les oracles, la divination et les cérémonies païennes dans les temples, et en 382 que l'empereur Gratien abolit les sacerdoce romains et confisque les revenus des temples païens.

Sulpice Sévère nous indique avec beaucoup de précision en quoi consistait la méthode martinienne pour rompre avec le paganisme : « Martin, par sa prédication, apaisait si bien l'esprit de ces Gentils qui bientôt, éclairés des lumières de la vérité, ils renversaient eux-mêmes leurs temples. »

Le biographe narre encore la destruction du célèbre "idolium" d'Amboise, énorme tour en pierres de taille polies, s'élevant très haut et se terminant en une forme de cône. Sa mise à bas posant

des problèmes auprès des autorités locales, Martin décida de brusquer les choses et d'agir seul : « Il passa toute la nuit en prières; au matin éclata un orage qui renversa jusqu'aux fondations le temple de l'idole. »

P Leveel approuve les historiens martinien quand ils insistent sur l'engagement total du saint qui ayant quitté la militia Caesaris pour la militia Christi « s'était forgé une spiritualité de combat, ardemment militante jusqu'aux affrontements et aux risques physiques; on ne peut s'expliquer sans cet arrière-plan la violence de ses commandos contre les sanctuaires païens des pays de Loire ou de la future Bourgogne . » (J.Fontaine,1962)

Véritable apôtre des Gaules, Martin voyage beaucoup, quitte fréquemment son diocèse, afin de poursuivre la lutte contre le paganisme parfois difficile à éradiquer, ou pour assister à des conciles ou synodes épiscopaux. Les influences martinien se dirigent essentiellement dans trois directions: nord-est vers Chartres, Paris, Reims et Trèves; est et sud-est, traversant le Sénonais, le pays Eduen et la vallée du Rhône jusqu'à Vienne; puis surtout le sud-ouest aquitain de Paulin de Périgueux et de Sulpice Sévère.

C'est en partie grâce à ces derniers que la popularité de Saint Martin est devenue aussi importante: d'abord Sulpice Sévère(360-420), avocat de Bordeaux et moine à la fin de sa vie; puis Paulin de Périgueux qui complètera les écrits de Sulpice Sévère(av 478); enfin Venance Fortunat érudit italien, pèlerin de saint Martin en 565, et évêque de Poitiers en 600.

La popularité de saint Martin, doit aussi beaucoup à saint Grégoire, qui fut son successeur sur la siège de Tours, et qui dans "l'histoire ecclésiastique des Francs" (ap.575) témoigne du rayonnement exceptionnel de saint Martin et de son sanctuaire tourangeau.

Notons tout de même que Martin, malgré cette popularité largement supérieure, ai voulu avant tout rester évêque de Tours, n'ayant fondé aucune église paroissiale hors de Tours, sans doute pour ne pas exacerber la susceptibilité de ses collègues dans l'épiscopat. A cet égard, ses rapports avec certains autres évêques furent parfois tendus, comme en témoigne "l'affaire du Priscillianisme", où Martin considérait comme inadmissible que certains évêques aient fait exécuter par le "bras séculier" de l'empereur, Priscillien et ses disciples...Comme pour réagir contre la hiérarchie défaillante de l'église, il ne se rendit plus, à la fin de sa vie dans les synodes ou les conciles, comme pour mieux affirmer sa volonté d'unification, et pour réagir contre l'orgueil et la jalousie de certains évêques.

Ses rapports avec les empereurs furent parfois difficiles, mais ceux-ci finirent toujours à admettre la supériorité de son pouvoir. Là encore, Sulpice Sévère nous raconte comment Martin en voyage chez les empereurs de Trèves, au bord de la Moselle, traitait avec ceux-ci d'égal à égal, ou pire encore les amenait à s'humilier devant la puissance divine qu'il représentait.

Dès le début de son épiscopat, Martin se rendit à Trèves pour obtenir selon l'expression de Sulpice Sévère, « des choses que l'empereur ne voulait pas lui accorder ». Valentinien Ier, alors régnant(364-375), donna l'ordre de lui fermer les portes du palais. Pour vaincre cette obstination par une autre plus grande, le saint évêque fit pénitence pendant sept jours; après quoi, un ange le conduisit au palais où, toutes portes ouvertes, l'homme de Dieu parut devant l'empereur: « Il ne daigna pas se lever devant l'évêque resté debout, jusqu'à ce que le trône se mit à brûler...Ainsi, malgré lui, il dut se lever devant Martin. Alors il embrassa longuement celui qu'il avait précédemment décidé de mépriser...lui accorda toutes ses demandes avant d'être sollicité, puis l'admit souvent pour converser et prendre avec lui ses repas. »

En prenant toujours comme source les récits de Sulpice Sévère, on apprend que les plus hauts dignitaires tremblaient devant Martin, persuadés que le saint évêque connaissait à l'avance leurs pensées les plus secrètes.(P Leveel).

Ce respect des plus grands envers lui, Martin ne le tient pas uniquement de ses bonnes paroles, mais de ses actes hors du commun que sont les miracles. D'où l'obstination de Sulpice Sévère pour convaincre les plus incrédules, de citer nommément des témoins encore vivants : « Ce qui m'y force, reconnaît Sulpice Sévère, c'est l'incrédulité de beaucoup...Mais s'ils sont si incrédules, ils ne croiront pas même les témoins...Martin n'a pas besoin qu'on le glorifie par des mensonges. De ma bonne foi dans tout ce récit, c'est toi ô Christ, que je prends à témoin : tout ce que j'ai dit, tout ce que je vais dire, je l'ai vu moi-même, ou je le tiens de source sûre, le plus souvent de Martin lui-même. »

La popularité de Martin va grandissante, et s'il stupéfait les puissants, il sait aussi mettre en

confiance et protéger les gens simples. En nous référant à P Leveel dans "L'histoire de Touraine", voici comment Martin chassa de Tours un indésirable visiteur: Le comes Avitianus (comte Avitien) avait été gouverneur d'Afrique sous le règne de Julien, et avait continué de servir sous Valentinien Ier. On l'a cru frère cadet du comte Ausone, le très érudit poète bordelais; mais c'est inexact, car Avitien, frère d'Ausone, mourut jeune; il s'agit d'une simple homonymie. Fidèle de l'usurpateur Maxime, il parcourait les Gaules, recherchant pour les éliminer les partisans de l'empereur Gratien qui venait d'être égorgé à Lyon. « Un jour, la rage au cœur, il entra dans la cité de Tours, suivi d'un cortège lamentable de gens enchaînés. Il ordonna de préparer pour leur supplice divers genres de tortures, et décida de procéder le lendemain, dans la ville traumatisée, à ces funèbres exécutions. Dès que Martin en fut informé, il se rendit seul, un peu avant minuit, au palais de cette bête féroce. Mais, dans le silence de la nuit profonde, tous dormaient, les portes étaient fermées : impossible d'entrer... » Par deux fois, Avitien fut averti par un ange que Martin était à la porte du palais – « Comme ses esclaves tardaient, il alla lui-même jusqu'à la porte extérieure. Là, comme il l'avait pensé, il trouva Martin. Alors, sous le coup de cette puissance si grande et si manifeste, le misérable s'écria : Pourquoi m'avoir fait cela, Maître ? Tu n'as pas besoin de parler, je sais ce que tu veux, je vois ce que tu demandes. Retire-toi au plus vite; à cause de l'affront qu'on t'a fait, la colère céleste pourrait me consumer. Crois bien que j'ai été durement frappé, pour m'être décidé à venir ici moi-même. Après le départ du saint, il appela ses officiers et ordonna de relâcher tous les prisonniers. Bientôt, il partit lui-même. C'est ainsi qu'Avitien fut mis en fuite, au milieu de l'allégresse de la cité, enfin délivrée. »

Une autre rencontre avec le comte Avitien établit clairement que la puissance du thaumaturge se doublait, chez Martin, de celle de l'exorciste. La peur des démons était alors universelle et constante, et le saint évêque était reconnu de tous comme leur adversaire le plus efficace. Sulpice Sévère écrit ainsi : « Je reviens à Avitien. Cet homme qui était partout cruel, n'était inoffensif qu'à Tours. Là... il s'apprivoisait et se calmait en présence du bienheureux Martin. Un jour, à peine entré dans la salle d'audience, le saint vit derrière le comte, et assis sur ses épaules, un démon d'une grandeur extraordinaire. De loin, l'évêque soufflant (exsuffians) sur le démon... Avitien crut qu'il avait soufflé sur lui - Pourquoi donc, saint homme, me traites-tu ainsi ? Alors Martin - Ce n'est pas toi que je vise, c'est l'infâme qui pèse sur tes épaules. Depuis ce jour, on l'a constaté, Avitien fut plus doux. » Rien ne dit dans les textes que le personnage se soit amendé définitivement; on ignore même s'il fut ou non chrétien; on sait seulement que son épouse avait fait bénir par le saint évêque une fiole d'huile qui demeurait remplie malgré l'usage qu'elle en faisait pour soigner les malades. (P Leveel)

Martin lui-même attribuait son pouvoir thaumaturgique à la seule grâce divine, obtenue par la prière, le jeûne et la pénitence. Mais il avouait connaître des échecs; un jour, comme il venait de faire rebrousser chemin à un serpent qui traversait la Loire, il dit avec un profond soupir de regret : « Les serpents m'écoutent, les hommes ne m'écoutent pas. » Nous savons déjà que des évêques le jalouaient; la zizanie se développait ça et là parmi les clercs de Touraine. Le plus violent à l'égard de son maître fut, sans conteste, Bricio, le futur saint Brice : « Il avait été nourri au monastère (de Marmoutier) par la charité de Martin. Maintenant, il élevait des chevaux, achetait des esclaves. En ce temps-là, bien des gens l'accusaient d'avoir acheté non seulement des garçons de race barbare, mais aussi des jolies filles... Sous l'influence des démons qui l'agitaient, il s'emporta contre Martin avec une telle violence qu'il faillit en venir aux coups... disant que Martin s'était souillé des ignominies de la vie militaire et que, maintenant tombé dans de vaines superstitions, dupe des ridicules fantasmagories de ses prétendues visions, il vieillissait au milieu d'extravagances séniles. » Le forcené se repentit, non sans récidiver dans ses colères ; mais « Martin craignait de paraître venger des injures personnelles. Il répétait souvent Si le Christ a supporté Judas, je peux bien, moi, supporter Brice. » (P Leveel)

Pour son dernier voyage, Martin se rendit à Candate (Cande, Candes) « car les clercs de cette église se querellaient, et il désirait y rétablir la paix. Il n'ignorait pas que la fin de ses jours approchait; cependant, il ne refusa pas de partir, estimant que ce serait un beau couronnement de sa vie de vertu, s'il rendait et léguait la paix à une église... Il séjourna quelque temps dans le vicus ou dans l'église qu'il était allé visiter. La paix rétablie entre les clercs, il songeait à revenir au monastère (de Marmoutier) quand les forces de son corps commencèrent tout à coup à l'abandonner. »

La mort de Martin (P Leveel. Histoire de Touraine)

L'agonie et la mort de Martin nous sont connues par le récit qu'en fait Sulpice Sévère à sa mère Bassula, d'après des témoins oculaires : « Je te ferai part de tout ce que je sais de source sûre. » Rien dans ce long témoignage qui ne soit d'une dignité parfaite. On pleurait autour du mourant, quoi de plus naturel ? D'où la dernière prière de Martin : « Seigneur, si je suis encore nécessaire à ton peuple, non recuso laborein, je ne me dérobe point à la peine. Que ta volonté soit faite. » Rien, chez les biographes contemporains, ne rapporte la querelle avec les clercs de Poitiers pour prendre possession du corps de saint Martin, et le subterfuge employé par ceux de Tours qui réussirent à s'en emparer. Les subtils et délicats lettrés aquitains, Sulpice Sévère et Paulin de Périgueux, n'avaient pas connu, ou par convenance n'avaient pas voulu narrer l'événement survenu dans la nuit du 8 au 9 novembre 397. C'est par saint Grégoire de Tours qu'on en sait les détails quelque peu rocambolesques. Nombreux étaient les disciples de Martin venus des diocèses de Poitiers et de Tours à l'annonce de sa maladie, le veillant jour et nuit. Dès qu'il fut reçu, selon ses dernières paroles « dans le sein d'Abraham », et que les assistants eurent admiré « son visage comme le visage d'un ange, ses membres blancs comme neige au point que l'on disait : - Qui croirait jamais qu'il était couvert d'un cilice et enveloppé de cendres ? », ils se divisèrent aussitôt et se surveillèrent mutuellement; ils voulaient tous emporter le corps saint, qui à Ligugé en remontant la Vienne et le Clain, qui à Tours en remontant la Loire. Mais les Poitevins étaient, semble-t-il, plus fatigués que leurs concurrents : « Ainsi, dès que les Tourangeaux les voient endormis, ils saisissent le très saint corps ; certains le font passer par la fenêtre, d'autres le reçoivent au dehors ; ils le placent dans une barque, descendant la rivière de Vienne; puis, étant entrés dans le cours de la Loire, ils se dirigent vers Tours. » Le texte porte ceci : Positoque in navi, per Vigennam fluvium descendunt, ingressisque Ligeris alveum, ad urbem Turonicam... On a voulu tirer argument de cette phrase de saint Grégoire pour prouver que la Vienne se jetait alors en Loire beaucoup plus à l'ouest qu'aujourd'hui (C. Chevalier, 1858). Cela est inexact, puisque le toponyme gaulois Candate ou Condate signifie confluent. Il suffit de remarquer qu'au droit de l'église de Candes, pour éviter les bancs de sable de la pointe du Véron, une barque doit d'abord descendre le cours de la Vienne avant de remonter celui de la Loire » (P. Gourdin, 1976).

Mais voici la suite : « Ils se dirigèrent vers la ville de Tours, en chantant à pleine voix des louanges et des psaumes. Les Poitevins, réveillés par ces chants, et n'ayant plus rien du trésor qu'ils gardaient, s'en retournèrent chez eux dans une grande confusion. » On ne s'étonnera pas que l'évêque-historien ait insisté aussi lourdement au risque de froisser des voisins et amis : « Le récit de ce larcin commis par les Tourangeaux se passe de commentaire. Nous comprenons aisément la satisfaction qu'en a éprouvé Grégoire de Tours, car la possession du corps du saint a fait la fortune de sa ville épiscopale » (R. Latouche, 1963).

La cérémonie des obsèques de Martin eut lieu le 11 novembre 397 en sa ville de Tours, et nous la vivons par l'un des plus émouvants passages de Sulpice Sévère : « Pour suivre le cortège des funérailles accourut une multitude incroyable. Tout entière au devant du corps se précipita la cité. Tous les habitants des campagnes et des vici étaient là, et même beaucoup venus des villes voisines. Oh combien grand était le deuil de tous! Et surtout quelles lamentations de moines éplorés. Ce jour-là, dit-on, ils étaient venus plus de deux mille, eux la gloire spéciale de Martin... Puis venait le chœur des vierges. Par pudeur elles s'interdisaient de pleurer, mais comme sous leur sainte allégresse elles dissimulaient leur douleur... Chacun faisait en sorte de souffrir pour lui-même et de se réjouir pour Martin. Le corps du bienheureux fut accompagné solennellement jusqu'au lieu de la sépulture par cette foule qui chantait des hymnes célestes. » Certes, l'emplacement exact de la première sépulture du corps de saint Martin a suscité par la suite bien des hypothèses et controverses, qui semblent inutiles si l'on veut bien s'en tenir aux témoignages les plus anciens qui sont les meilleurs. Entre l'arrivée du corps saint à Tours dans la soirée du 9 novembre et la cérémonie solennelle des obsèques le 11 novembre, il avait été déposé en un lieu provisoire, où les clercs de la ville avaient pu le veiller et prier comme il était convenable. Selon une tradition constante du diocèse de Tours, à l'emplacement de cette station S. Martini fut édifié par la suite un modeste oratoire, lequel fut remplacé au XIV^{ème} siècle par une chapelle plus vaste, appelée dès lors et jusqu'à nos jours le Petit Saint Martin; l'édifice, réhabilité depuis peu, appartient désormais à la Ville de Tours. Il n'y a aucune raison de placer ailleurs cette station toute

provisoire. Quant à la sépulture proprement dite, à partir du 11 novembre 397, elle eut lieu à l'emplacement même des futures basiliques successives qui prirent aussitôt le vocable de Saint-Martin; à cet égard, Grégoire de Tours est très précis : *De quo vico (Candatense) navigio sublatus Turonis est sepultus, in loco quo nunc adoratur sepulcrum ejus* ; il affirme qu'après son transfert par la Loire depuis Candes, le corps saint fut enseveli à l'endroit même où est encore maintenant vénéré son tombeau. On peut s'étonner avec raison que les clercs de Tours n'aient pas choisi de l'inhumer dans la basilique cémétériale qui contenait déjà les restes mortels de saint Gatien et de saint Lidoire (Ch. Lelong, 1965). Constatons seulement que les Tourangeaux avaient toutes raisons de préférer un emplacement où pourrait être édifiée une église pour Martin seul. Des textes plus tardifs d'Alcuin(vers 800) repris par le *Chronicon Turonense Magnum* (vers 1127) précisent que, comme il l'avait demandé, Martin fut enseveli dans le « polyandron », ou cimetière public : *in publico polyandro sicut jusserat sepelierunt*. Les cimetières à l'ouest de la ville du Haut-Empire s'étendaient de part et d'autre de la voie romaine, dont l'actuel tracé est celui des rues du Grand-Marché et de La Riche (Georges-Courteline). Si au III^e siècle encore, les chrétiens avaient pu être relégués au plus loin vers l'ouest dans un cimetière spécial où fut d'abord inhumé Saint Gatien (près de la future église N.D. La Riche), au IV^e siècle le cimetière public leur était ouvert; ses contours restent encore imprécis, mais on s'accorde à le situer de part et d'autre de la voie antique, soit au nord de celle-ci où est situé le Petit Saint-Martin, soit au midi jusque et y compris l'emplacement des successives basiliques sous le vocable de saint Martin. Ainsi la station provisoire et la sépulture définitive du corps saint ne sont nullement incompatibles. L'une et l'autre appartenaient, selon toute vraisemblance, à l'aire d'inhumations où désormais, sous l'Empire chrétien, tous les habitants de l'ouest de Tours recevaient normalement leur sépulture.

Cette mise au point une fois faite (elle intéressera surtout les Tourangeaux de Tours), reprenons le récit de Sulpice Sévère, pour qui un tel concours de peuple aux obsèques du saint fut bien mieux qu'un triomphe : « Qu'à ce cortège on compare si l'on veut les fameuses pompes profanes, je ne dirai pas de funérailles, mais d'un triomphe, y trouvera-t-on rien de semblable aux obsèques de Martin ?... Martin, pauvre et modeste, pénètre en riche au ciel. J'ai l'espérance que de là-haut il nous protège d'un regard favorable, moi qui l'écris ces lignes et toi qui les lis. » Depuis lors et pour plusieurs siècles, l'histoire de Tours allait être dominée par le fait martinien. Cité gallo-romaine moins importante que beaucoup d'autres, la ville de saint Martin allait devenir l'une des métropoles de la Chrétienté. Quelques années après ce premier « onze novembre » célébré à Tours, la vie et la mort de Martin étaient connues dans tout le monde méditerranéen, et même des « pères du désert », les anachorètes de la Thébaïde. Au récit des miracles obtenus par saint Martin, soit durant sa vie de moine et d'évêque, soit après sa mort autour de son tombeau, des foules de pèlerins allaient se mettre en marche vers Tours. Une liturgie particulière allait être célébrée en son honneur, avec chaque année les deux points forts de la « Saint-Martin d'été » (4 juillet), qui rappelle l'entrée à Tours et le sacre de Martin dans *Ecclesiae prima* sur l'emplacement de l'actuelle cathédrale; et surtout de la « Saint-Martin d'automne » (11 novembre), en souvenir de la mort du saint à Candes et de la sépulture solennelle à Tours. D'autres fêtes martinienues moins importantes furent ajoutées par la suite au « Propre de Tours », c'est-à-dire aux offices spécialement réservés à ce diocèse. Pour résumer l'état d'esprit de foi profonde avec lequel la foule des clercs et du peuple abordaient le saint tombeau de Tours, voici l'inscription gravée sur le marbre, dont Saint Euphrone, évêque d'Autun, fit don peu après, en 473, à la basilique tourangelle : « Confesseur par ses mérites, martyr par ses souffrances, apôtre par ses actes, Martin règne glorieux dans le ciel, et ici dans son tombeau; qu'il se souvienne, et qu'effaçant les péchés de notre pauvre vie, il cache nos fautes sous ses mérites. »

Qui était Saint Martin ?



Le premier livre consacré à l'histoire de saint Martin a été écrit de son vivant, comme pour Mère Térésa ou Jean Paul II. Quand il meurt en 397, Martin, Évêque de Tours, est déjà le saint de la Gaule Romaine. Le catholicisme est alors protégé par les empereurs depuis 80 ans. Il connaît cependant de graves difficultés avec l'arianisme, hérésie répandue d'abord dans l'empire en Orient puis en Occident, qui nie la divinité du Fils, et que certains empereurs favorisent. Les chrétiens gallo-romains vivent alors essentiellement dans les villes. Le monachisme n'est encore connu en Occident que par les récits sur moines d'Egypte

Martin naît à Sabaria (Hongrie actuelle) en 316 de parents païens. Son père, de simple soldat, est devenu tribun, c'est-à-dire général. A l'âge de 10 ans, Martin entre dans une église, s'intéresse à la foi et commence son catéchuménat. Il songe même à aller vivre au désert. Le général, son père, ne l'entend pas de cette oreille et met en application un édit sur l'enrôlement des fils de vétérans. Il fait arrêter son fils par la gendarmerie qui le conduit à l'armée. Martin fait donc son service dans la cavalerie, puis passe à la garde de l'empereur. Il ne dépassera pas le grade de sous-officier.

Le partage du manteau

Simple catéchumène, il se comporte déjà avec humilité, servant lui-même son serviteur. En garnison à Amiens par un hiver de grand gel, il rencontre, à la porte de la ville, un pauvre mourant de froid. N'ayant plus d'argent à lui donner, " saisissant l'arme qu'il portait à la ceinture, il partagea sa chlamyde (1) en deux, en donne un morceau au pauvre et se rhabille avec le reste. Quelques uns des assistants se mettent à rire, car on le trouvait ridicule avec son habit mutilé. " La nuit, Jésus apparaît à Martin revêtu du demi manteau et dit aux anges qui l'entourent : " Martin, encore catéchumène, m'a donné son manteau ! " Cette scène, popularisée par la sculpture, la peinture et le vitrail jusqu'à nos jours, nous est racontée par Sulpice Sévère, dans sa Vie de Saint Martin(2), une biographie basée sur des matériaux de première main : " Nous l'avons en partie interrogé nous-même, explique Sulpice Sévère, dans la mesure où il était possible de lui poser des questions, et nous avons enquêté d'autre

part auprès des témoins. . . " La Vie sera augmentée par des Lettres, et des Dialogues compléteront le tout par la voix de ses disciples et donneront la pensée spirituelle du Saint tour à tour soldat, ermite, chef de monastère, évangéliste, et Évêque. Ces ouvrages seront pendant des siècles des "bestsellers".

Ermite dans le Poitou

Quelques années après l'épisode d'Amiens, Martin obtient de quitter l'armée (il y servait depuis 25 ans), il vient à Poitiers auprès du fameux Hilaire qui lutte contre l'arianisme - ce lui vaut à ce dernier d'être exilé pendant plusieurs années en Orient par le pouvoir impérial. Martin s'installe comme ermite à Ligugé, à quelques kilomètres de Poitiers. Il reçoit le ministère d'exorciste. Il va ensuite retrouver ses parents en Panonnie natale, et sa mère se convertit. Fidèle défenseur de la foi catholique, Martin est persécuté et expulsé par les Ariens. Il subit à nouveau des persécutions dans les environs de Milan où il a établi son ermitage. Il va alors s'installer dans l'île de Gallinaria, sur la côte Ligure. Enfin, à la nouvelle du retour d'exil de saint Hilaire, il rentre en Poitou.

Abbaye à Ligugé

Autour de lui, à Ligugé, Martin voit se rassembler de nombreux disciples qui forment une communauté à la fois de prière monacale et d'évangélisation. Avec eux Martin visite les pauvres et les malades. Homme de prière, il exerce la compassion et guérit les malades, tantôt par de simples remèdes, tantôt par l'huile des malades, et, par fois, par des guérisons extra ordinaires. Martin ressuscite même les morts. Naturellement ces "excès d'enthousiasme" du biographe Sulpice Sévère laissent les historiens sceptiques. Ce qui est certain, c'est que si saint Martin n'avait rien fait de véritablement extraordinaire, on voit mal pourquoi on aurait écrit et diffusé de son vivant un livre sur sa vie. De plus, sa renommée va le faire élire Évêque de Tours en 381, contre les usages de l'époque : il n'était pas du diocèse, il n'était pas un dignitaire gallo-romain. " C'est la première fois, dit l'historien Michel Rouche (3), qu'un sous officier romain, et en plus un moine ermite devient Évêque en Gaule ! "

Evêque de Tours

Les chrétiens de Tours useront d'un stratagème pour attirer Martin. Faisant appel à sa compassion, quelques uns vont à Ligugé le supplier de venir prier pour un malade. Dès qu'il est sur le territoire de la cité et évêché de Tours, on le fait quasiment prisonnier et on l'emmène à l'église où aussitôt on l'élit évêque. Comme pour saint Ambroise à Milan, cette élection se fait dans un climat proche de l'émeute, et malgré l'opposition des notables gallo-romains.

Evêque et moine : fondation de Marmoutiers

Evêque, Martin n'en demeure pas moins moine : il s'installe une cellule de l'autre côté de la Loire, entre le fleuve et le coteau de Marmoutiers. Peu à peu, quatre vingt moines le rejoignent en ce lieu. C'est de là qu'à nouveau, Martin évangélise les campagnes, s'attaquant en particulier aux hauts lieux du paganisme rural. Avec son équipe de mission, ils défient la puissance des dieux païens et s'attaquent à leurs temples. Rien de fâcheux ne leur arrivant les païens émerveillés en concluent que le vrai Dieu est celui des chrétiens.

Missions rurales et communautés nouvelles

On a souvent que dit saint Martin avait fondé les paroisses rurales de France. C'est un raccourci qui est en partie vrai, mais qui risque de cacher la vérité. . . Comme l'ont très bien observé le très sérieux J. Fontaine (4) et Luce Pietri, historien remarquable de Tours (5), saint Martin a fondé, à l'époque, une "communauté nouvelle" centrée sur la prière certes, mais, tournée vers la compassion et l'évangélisation. Les villages et les campagnes sont évangélisés par ces missionnaires. Quand les conversions se produisent, on fonde sur place une église ou un ermitage et on laisse une petite "succursale" de la communauté nouvelle constituée de moines et de convertis. Avec le temps, elle se transformera en " paroisse ".

Ainsi, " chacun, quel que soit son état, quelle que soit sa mission, et en quelque lieu du diocèse qu'il exerce celle-ci, conserve le sentiment d'appartenir à une communauté dont Martin est l'Abbé autant

que l'Evêque. " Il semble en effet que Martin n'ait pas seulement agrégé des moines, au sens que ce mot revêt aujourd'hui. Autour de lui, se sont également développées diverses formes de vie chrétienne, engagées et communautaires, comme en donnent le témoignage Paulin de Nole et Sulpice Sévère, grands propriétaires d'Aquitaine.

Une fois convertis, ces notables mariés constituent en effet autour d'eux des communautés laïques et religieuses, vivant selon l'esprit de saint Martin. Cet esprit renvoie en premier lieu à l'amour du prochain (cf le pauvre d'Amiens, et l'homme auquel il donne ses habits dans la sacristie, alors qu'il est évêque, le baiser au lépreux à Lutèce (6)...). Cet esprit comprend encore compassion pour les malades, évangélisation, espérance et confiance en l'infinie bonté du Rédempteur, recours à la prière contre les embûches du démon.

Concluons avec Luce Pietri, " c'est en partie grâce à ses succès de guérisseur qui soulage la souffrance des corps que Martin a conquis son pouvoir de médecin des âmes confiées à sa vigilance sacerdotale. "

Jean Loguevel

1. Manteau réglementaire du soldat romain.
2. Vie de Saint Martin, par Sulpice Sévère.
3. Michel Rouche, Professeur d'histoire à la Sorbonne.
4. J. Fontaine : Présentation, traduction, commentaire de la Vie de Saint Martin, par Sulpice Sévère, Col. Sources Chrétiennes.
5. Luce Pietri : Naissance d'une cité chrétienne, Tours du IV^e au VI^e siècle.
6. La tradition veut que ce baiser au lépreux se soit passé dans la rue Saint Martin (ancienne voie romaine) au voisinage de l'église actuelle Saint Nicolas des Champs.